

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué. DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Received at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 novembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit. Centigrade

Le chrysanthème

Sait-on que le somptueux chrysanthème fleur d'Extrême-Orient fut apporté en France par un capitaine de navire Marseillais du nom de Blancard il y a déjà plus d'un siècle. Ce Blancard était un intrépide marin qui, cinq fois, avait recommandé le voyage en Chine. Naturellement, ainsi qu'il est logique pour un loup de mer, il fit naufrage et faillit être dévoré par des indigènes anthropophages. Heureusement le dieu des chrysanthèmes le protégea si bien qu'il ramena trois variétés de la fleur inconnue, dont une seule survécut aux rigueurs de la traversée.

De ce jour Blancard utilisa des heures calmes à écrire un gros volume sur l'Extrême-Orient et à soigner son jardin. Ses chrysanthèmes s'épanouissaient, multipliaient, pour le plus grand étonnement des voisins, et la renommée s'en accrût si bien qu'en 1808 l'impératrice Joséphine manda le marin et reçut de ses mains un curieux bouquet de ses fleurs exotiques.

Cependant le chrysanthème restait une curiosité botanique, fort peu répandue lorsque un nommé Barnet s'aperçut que les graines de quelques pieds qu'il possédait fournissaient, après semis, des fleurs différemment colorées que les pieds originaux. Bientôt le soldat labourer, car c'était un ancien héros de la Grande Armée, constitua une riche collection d'ouï sont sorties à peu près toutes les variétés qui devinrent glorieuses au XIX siècle.

Bref, cent ans d'efforts et de persévérantes recherches ont finalement transformé la jolie fleur du pays des bambous

qu'elle est maintenant la reine gracieuse des frimas, la parure charmante de toutes les élégances hivernales.

Notes d'Actualité

Le portrait de Mahomet II

La mort de lady Layard va mettre la National Gallery en possession d'un legs très précieux: l'admirable collection de tableaux de maîtres italiens réunie par sir Austen Henry Layard et que tant de visiteurs ont admirée dans son palais de Ca Capello, à Venise.

La perle de cette collection, tant au point de vue de l'art qu'au point de vue de la curiosité, est le portrait de Mahomet II "El Fatyh" (le conquérant), par Gentile Bellini. C'est le seul portrait qui existe. L'unique image certaine du terrible sultan qui commença ses conquêtes en poussant son cheval par la brèche ouverte dans les remparts de Constantinople, prit la Thrace, la Macédoine, la Grèce centrale, la Serbie, renversa l'empire de Trébizonde, s'empara de Lesbos, de la Valachie, de Bosnie, de la Carmanie, et battit les Perses comme les Grecs, les Vénitiens et les Génois.

Il est surprenant que ce portrait ait été fait en violation des lois du Coran. Mais on n'en peut contester l'authenticité. On raconte qu'ayant vu un portrait peint par Gentile Bellini, Mahomet II le trouva charmant, et chargea son ambassadeur d'inviter la République vénitienne à lui envoyer l'artiste. Gentile interrompit la décoration de la grande salle du conseil, au Palais Ducal, qu'il exécutait avec son frère Giovanni, et partit pour Constantinople (septembre 1479). Il y fut très honorablement accueilli, et fit le portrait du sultan de manière à redoubler l'admiration de ce prince. Mahomet se plaisait à causer d'art avec le maître vénitien. Lui ayant fait peindre une décoration de saint Jean-Baptiste (que les musulmans tiennent pour un prophète), le sultan critiqua le cou, faisant observer qu'il devait disparaître en quelque sorte par la contraction qui suivait le décollement. Il fit un signe, un esclave s'avança: "Tiens, dit le Sultan en faisant voler d'un seul coup de cimeterre la tête du pauvre diable, regarde maintenant."

Sans doute Bellini prit peur, car il obtint de quitter Constantinople, rentrant dans sa patrie chargé d'or. Ce portrait représente un homme au visage maigre et aquilin; une barbe prolonge le menton volontaire, la moustache retombe sur les coins abaissés de la bouche d'une façon dédaigneuse et cynique; l'œil largement ouvert est terrible. Une volonté sans mesure, la cruauté, l'orgueil, la finesse s'expriment sur ce visage (que l'on peut voir, du reste, à la collection de médailles de la Bibliothèque Nationale, Giovanni Bellini ayant fait une médaille d'après les études de son frère.)

Comment les successeurs de Mahomet II se défrent-ils de son portrait? Est-ce une réplique? On ne sait. Mais la toile qui entre à la National Gallery figurait déjà dans la collection du Florentin Paolo Giovio,

mort en 1552. N'est-il pas curieux que ce portrait du fondateur de la grandeur turque reparaisse au moment où la grandeur turque s'écroule, au moment où le cheval qui va porter dans Constantinople le Tsar des Bulgares, pour refaire l'itinéraire triomphal de Mahomet II jusqu'à Sainte-Sophie, hennit déjà d'impatience?

GEORGE DE CELI.

CYRANO EN MUSIQUE

New York, 20 novembre. Et en musique américaine, avec paroles anglaises, voilà ce qu'on verra au Metropolitan Opera cet hiver. Cette tentative est due à la campagne faite aux Etats-Unis depuis quelques années, en faveur de l'opéra chanté dans la langue du pays. M. W. J. Henderson, l'éminent critique musical du "Sun," a tiré de la grande comédie un livret qui doit être excellent, comme tout ce qu'écrivit M. Henderson, mais auquel il manque encore (détail négligeable bien entendu) l'approbation du poète qui a fait revivre le Cadet de Gascogne en ce siècle de décadence littéraire.

Ceci manque certainement d'importance, puisque M. Damrosch, à qui est due cette partition nouvelle, et j'en suis sûr intéressante, assure que le Metropolitan paiera une partie des droits d'auteur à M. Rostand. Il est évident que devant cette magnanimité, toutes les objections doivent disparaître et que l'attitude de M. Rostand, malgré les dollars qu'on lui offre, est incompréhensible... du moins c'est ce que nous affirme M. Damrosch.

Désunion

Le mariage, croyons-nous jusqu'à présent, était fait pour réunir deux cœurs, deux existences, deux destinées. C'est même à cause de cela que le mot union était considéré comme un synonyme du mot mariage. Je ne dirai pas que nous avons changé tout cela, car les deux moitiés du genre humain se marient encore aujourd'hui pour passer leur vie ensemble. Mais, comme chacun sait, il n'est pas de règle sans exception, et cette exception nous est fournie par miss Jessie Holliday et M. Ed. Trowbridge Dana, qui viennent de célébrer solennellement leur désunion.

Miss Jessie Holliday, qui est artiste peintre, aimait M. Ed. Trowbridge Dana, homme politique et petit-fils du poète Longfellow. Ils décidèrent de se marier ou, pour parler plus proprement, de désunir leurs destinées.

La cérémonie eut lieu en plein air. Quand la bénédiction leur eut été donnée, M. Dana passa au doigt de son épouse un anneau d'or, tandis qu'elle-même encherchait l'annulaire de son époux d'un anneau d'argent.

Puis les deux époux échangèrent un shake-hand et s'en allèrent chacun de son côté. Ne croyez pas pourtant que le moindre désaccord eût surgi entre eux. Ils étaient au contraire parfaitement d'accord, et si leurs personnes se séparaient, leur volonté restait commune. Ils allaient vivre la même vie, seulement ils ne la vivraient pas ensemble. En effet, ils se retirèrent immédiatement dans deux instituts

éloignés, où chacun se soumit pendant soixante-dix jours à une cure de jus de raisin et d'eau pure.

Il semble qu'il leur était inutile de se marier pour cela, et qu'en tout cas ils auraient pu se délecter ensemble d'eau pure et de jus de raisin. Mais ne cherchons pas à pénétrer les mystères du mariage éthique.

Quand la double cure fut terminée, les deux disjoints se revirent et échangèrent un nouveau shake-hand. Ils s'informèrent, avec un tendre intérêt, des résultats du traitement. Puis M. Dana partit pour le Massachusetts, où il avait à préparer une candidature sénatoriale. Mrs Dana se rendit à Londres, où elle comptait parachever son éducation artistique en suivant de nombreux cours.

Si d'ici un an et un jour l'anneau d'or et l'anneau d'argent n'ont pas été réclamés, ils deviendront vraisemblablement la propriété de ceux qui les portent.

NOUVEAUX TIMBRES

Les philatélistes sont dans la joie: la guerre balkanique va leur offrir l'occasion de faire une provision de timbres qui marqueront dans l'histoire de la philatélie. Et tout d'abord, la Grèce met en ce moment en circulation un timbre spécial pour chaque île que la flotte grecque occupe au fur et à mesure et qui n'aura cours que pour la durée de la guerre seulement. C'est ainsi que nous avons déjà un timbre pour Lemnos, un autre pour Imbros, un troisième pour Samothrace, pour Thasos, etc.

Un autre timbre, d'une circulation plus étendue, c'est le nouveau timbre commémoratif de la guerre et qui représente le mont Olympe avec, au-dessus, un aigle déchaînant un serpent. Ce timbre est très beau.

Mais le timbre le plus intéressant, ce sera certainement celui qui sera adopté par les quatre Etats chrétiens alliés et pour la confection duquel l'artiste qui l'a gravé a été inspiré par la belle dépêche de salut fraternel adressée par le roi Georges aux trois autres souverains alliés et qui se terminait par la célèbre devise chrétienne: "In hoc signo vinces". Ce timbre sera identique pour les quatre Etats avec cette seule différence que le dessin représentera pour chacun la capitale respective: Athènes, Sofia, Belgrade, Cettigné. Au-dessus, au milieu d'un ciel clair, un nuage lumineux avec des lettres en feu: "In hoc signo vinces". C'est le directeur du musée numismatique d'Athènes qui a conçu l'idée de ce timbre et qui l'a dessiné. Le gouvernement hellénique l'a immédiatement adopté et les trois autres gouvernements bulgare, serbe et monténégrin y ont également adhéré. Ce sera le symbole de la victoire de la croix contre le croissant.

LA PARESSE

Au vernissage de l'Exposition d'humoristes qui s'ouvrira dernièrement dans la galerie "d'Excelsior", un des maîtres du genre et un des plus ardents évocateurs de la vie montmartroise, le peintre A... T... racontait, dit un de nos con-

frères, cet amusant début dans l'art de l'humour d'un de ceux qui devaient illustrer le plus glorieusement.

En ce temps-là, le petit Mark Twain usait ses fonds de culotte sur les bancs de l'école. Le professeur donna à sa classe ce sujet de composition: "Les effets de la paresse."

Au bout d'une demi-heure, quand le maître vint prendre les copies, l'humoriste en herbe lui tendit la sienne: "C'était une page blanche..." G. M.

La Débauche Turque

Ce qui fait du bruit, de par le monde, ce sont les canons déballés. Je ne me doutais pas de leur prochaine entrée en action lorsque j'assistais à leur essai sur la plage, près de Haidour, avec leur inventeur, le maître ingénieur Canet. La mission serbe était là, chargée de prendre les vraies des pièces, et son chef me fit l'honneur de m'inviter à tirer un ou deux obus. Ces officiers s'acquittèrent de leur tâche avec une gravité singulière, comme si leurs armes devaient être mises en batterie dès le lendemain. On eût deviné dans leurs regards l'éclair de joie d'un avenir très rapproché. Et les canons Canet leur donnaient confiance.

Pour les Turcs on me raconte (c'est M. Jean Biehopin, et il le connaît bien) qu'il se perdit la foi en la victoire depuis que les obus, les descendants de la race de ces chiens venus des plateaux de l'Asie avec les ancêtres conquérants, ont été chassés de Constantinople et exilés par les jeunes-turcs dans une île spéciale. Ces chiens errants qui pullulaient dans les carrefours, ces chiens, effroi de l'étranger, mais qui, en liberté, s'offraient jamais, dit-on, les symptômes de la rage, ces chiens étaient pour les Turcs ce qu'est pour les Romains la louve de Capitoile, pour les Bornaï l'ours légendaire, pour les Vénitiens les pigeons de la place Saint-Marc. Ils étaient créés, sacrés et protecteurs.

— On les a emprisonnés quelque part, disent les vieux Ottomans en hochant la tête, et avec eux s'en est allée la fortune de l'islam.

Tout peuple vaincu attribue sa défaite à une cause mystérieuse au lieu de l'attribuer à soi-même. Et les Turcs aussi parlent tout bas — et tout haut — de trahison. Ce sont les chrétiens mêlés à l'armée ottomane qui, disent-ils, ont les traités. "Et puis, répètent-ils avec un air résigné, le temps est accompli."

C'est un spectacle extraordinaire que celui auquel nous assistons, et le photographe nous livre sur la guerre des secrets les plus terribles. Avec vous va ce long fleuve de femmes et d'enfants tarés traînant vers Constantinople, grelottant sur leurs charrettes ou patageant dans la boue rouge du sang des blessés? L'image fait pitié. La réalité ferait frémir.

Et l'objectif du photographe nous livre ce que le stylographe ne peut nous montrer. Les alliés des Balkans ont, comme les Ottomans, accompli ce miracle d'éloigner du combat les correspondants de guerre. Ils ont en ce courage, égal à celui qu'ils ont déployé sur le champ de bataille: dire aux journalistes de n'aller pas plus loin. "Mais je voudrais me rendre compte de la ligne de feu! — Impossible, l'ordre est formel. On ne fait pas le service à la Presse."

"C'est la guerre à huis clos", écrivait à son journal un reporter.

Les belligérants s'exposaient ainsi à des comptes rendus écrits de mauvaise humeur. Certains de la bonté de la pièce, les Bulgares ont refusé des correspondants critiques. C'était imprudent, mais c'était orage.

Et j'imagine le tour Ferdinand s'endormant chaque soir au bruit du canon d'une nouvelle victoire. Quels rêves doit-il faire? "Qu'il rêve il a fait déjà! On m'affirme qu'au fond de son palais, dans son cabinet de toilette, on l'embrasse qu'il aperçoit chaque matin le représentant à cheval et sabre haut, montant du geste au monument bien coupé, tout le silhouette se profile à l'horizon. Et ce monument, c'est Sainte-Sophie. Où Mahomet II est entré jadis, le Tsar des Bulgares réva depuis long temps d'entrer au jour.

JULES CLARETIE

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS

Le sujet de Faust a inspiré plusieurs compositeurs éminents parmi lesquels les plus connus sont Beaucourt, Lindpaintner, Bertin, Pellaur, Berlioz, Boito et Gounod. Aujourd'hui les travaux de plusieurs de ces compositeurs sont peu connus, l'intérêt du public étant concentré entièrement sur la Damnation de Faust (Berlioz), Mephistophele (Boito), et Faust (Gounod).

De ces trois chefs-d'œuvre, c'est certainement l'Opéra de Gounod qui jouit de la plus grande faveur auprès du public. La musique en est des plus harmonieuses et le livret est des meilleurs. Comme Marguerite Mlle Yerna a été proclamée splendide par des critiques Français et Belges: si une comparaison pouvait être établie entre les deux rôles, elle s'rait aussi bonne dans "Faust" que dans "Madame Butterfly", son grand succès en France. M. Putzani chantera Faust et M. Bernard et Montano rempliront respectivement les rôles de Méphisto et de Valentin.

Samedi soir "Madame Butterfly" qui recontera sûrement le succès mérité par l'excellente interprétation de Mlle Yerna et Cortez et MM. Putzani et Montano.

TULANE

Une nombreuse audience a assisté hier soir à la représentation de "Get Rich Quick Wallingford" et a été charmée par l'amusante comédie.

La charmante pièce "The Pink Lady" paraîtra dimanche soir. La vente des billets commence jeudi au théâtre Tulane.

CRESCENT

"Mutt et Jeff" font la joie des nombreux spectateurs qui se pressent au théâtre Crescent cet après-midi. Jeudi et samedi matin.

Al H. Wilson paraîtra dimanche soir dans une nouvelle pièce "It happened in Potsdam."

ORPHEUM

Bert Leslie, présenté comme "The King of Slang," ne laisse aucun doute sur ses droits au titre dans "Hogan, the Painter." Le reste du programme est très bon.

"Puss in Boots," comédie musicale de B. A. Rolfe, composée sur le thème du conte de fée bien connu, sera au programme de la semaine prochaine.

NECROLOGIE

Alvin B. Cooper, pour plusieurs années surintendant du Brooklyn Cooperative Company, un des plus grands établissements de ce genre dans le Sud, est mort mercredi, à 8 heures, chez lui, 286 Chestnut St. M. Cooper était âgé de 68 ans et avait épousé Miss Mark Rapp. Son nom était très connu dans le monde des affaires. Sa disparition est très ressentie par tous ceux qui l'ont connu et apprécié.

Bons mots

A la chasse. Deux amis se rencontrent. — Mon cher, j'ai deux chiens qui obéissent au doigt et à l'œil.

Mais je ne les vois pas... Où sont-ils? — Ce sont les deux chiens de mon fusil!

Entre peintres.

— Vraiment! mon cher ami, pour le Salon d'Automne j'étais fort embarrassé: je ne savais quel sujet choisir... — Il fallait peindre la situation... — Je n'avais pas de couleurs assez noires...

ATENEUE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1912-1913.

PROGRAMME.

L'Aténée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de \$50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Aténée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reprise sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Aténée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture des manuscrits qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BRUNSON BROWN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 43. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR DANIEL LENEUEUR

DEUXIEME PARTIE

L'un contre l'autre

—Dites.

Dans ce "qu'importe" Raymond sentit vibrer une douleur

supérieure, un effort, à toutes les

compressions, à toutes les oscillations de sang, de fortune. Cette femme, qui avait perdu en être tellement aimé, tellement précieuse, se souciait plus de rien.

Mais il y avait en elle un autre regret, son moine ouest. Raymond allait le décevoir.

Flavianna lui reprit le portrait des mains, contempla, avec des yeux soyeux et le plus passionné sourire, cette tête enfantine, qui était charmé le regard même d'un indifférent, mais qu'on apercevait d'amour devait trouver parfaitement belle: cheveux roux, yeux aux boucles égyptiennes, larges yeux d'un bleu presque noir, d'une expression ravissante, petite bouche maternelle. Et cette fraîcheur de sensation qui évoque, avec l'idée de baiser, une saveur de fleur et de lait.

Elle aspira: — Ah! s'il m'était laissé un fils... Un enfant qui fût son usage!

Et, sur un mouvement de Delchasse: — Comprenez-vous maintenant pourquoi le vôtre m'est si cher!

— S'il comprenait!... Et aussi des choses qu'elle ne pouvait pas savoir. Les lui dirait-il? Une tempête d'idées se déchaînait sous son crâne. Mais celle qui se reposait avec le pur de France, voulait des enfants de ferde dont il tremblait de dévouement, était celle-ci.

"Ah! comme il est bon un Omirouf, ce petit que j'assole d'aimer!"

De nouveau, il se pencha sur le portrait, scrutait les yeux... Ah! les yeux de François où il croyait retrouver ceux de Flavianna... Eh bien, son... son... pas même cela... Cette illusion-là n'existait plus. Il avait maintenant... n'existait plus. Il avait maintenant... La rencontre d'une femme particulière de l'iris l'avait trompé, jusqu'à présent. Mais voici l'identité absolue. Les yeux bleus de l'enfant, c'étaient ceux de la race étrangère, de la race détestée... Il n'avait dit, même au fond de lui, quoiqu'il se hâtât secrètement d'horreur: "les yeux de l'ennemi!"

Ainsi, ces deux êtres, cet homme, cette femme — Raymond, Flavianna, — brisés de fibres et de souffrances, s'inclinaient avec une émotion égale vers ce petit cadre précieux, où souriait l'innocence d'un enfant.

Ils obliaient tout le reste, et ils s'oubliaient l'un l'autre dans cette contemplation.

Toutefois, le sentiment de leur mutuelle présence leur revint avec celui de l'expliqué, d'un mystère, qui flottait entre eux.

Flavianna se disait: "D'où vient son trouble? Ah! j'en étais bien sûre... Il a quel-que chose à me révéler. Une telle ressemblance ne peut se produire fortuitement, par le seul

effet de hasard.

Delchasse, anxieusement, s'interrogeait: "Vais-je lui apprendre?... Puis je apprendrai à qui que ce soit au monde, — fût-ce à elle? — que ce fils, qui porte mon nom, que j'ai voulu si complètement mien, représente le déshonneur de France? Je dois la vérité à cette femme cependant. On peut tige, que j'ai baptisé François, est son propre neveu. Dans sa soif de maternité, cet enfant, image vivante de son mari, deviendrait le trésor qu'elle réclamait si douloureusement tout à l'heure. Ai-je le droit de l'en frustrer? Il lui appartenait plus qu'à moi!"

— Mon ami, proféra tout à coup Flavianna, je n'ose pas vous interroger. Mais que dois je sagarder de votre silence, de votre émotion, ce considérez ce portrait? Que se passe-t-il en vous?... Qu'allez-vous me dire? — si vous vous décidez à me dire quelque chose. M'expliquez-vous pourquoi votre fils ressemble — incroyablement — à cette miniature, faite il y a une trentaine d'années, d'après le prince Dimitri Omirouf?

— Mon Dieu!... murmura Delchasse.

Dans une hésitation tragique, il passa la main sur son front.

— Il y a donc, vraiment, un secret? demanda Flavianna.

Elle se raidissait, toute pâle, debout en face de lui, qui se

semblait pas moins bouleversé qu'elle.

— Il y a un secret, acquiesça-t-il.

— Vous le connaissez, vous, Delchasse? Vous connaissez la raison de cette folie sans remède?

— Je la connais.

Flavianna joignit les mains, dans un élan de prière. Un tremblement la secouait. Des paroles incohérentes lui virent:

— Mais... vous ne savez pas!... Mais parlez... Si vous imaginez!... Non... ne dites pas... Ne dites pas!... Je pourrais en mourir... après un tel espoir.

Ces mots sans suite s'offrirent alors sans à Raymond. Il s'y chercha rien, en dehors de la réalité si poignante. Sa propre agitation lui était toute facilité d'observer. Les alternatives de sa conscience, de son jugement, de ce point qu'il percevait seulement ses propres choses et ses sensations intérieures.

Soudain, une détermination s'imposa. Non, il se devait pas parler. Restait, même indistinctement, l'enfant aux Omirouf, serait un crime.

— Le dépôt de la malheureuse! Ah! l'agonie de la malheureuse!... Ses angoisses... Mais ne l'avait-on pas adonné, ce mystère affreux dont elle était morte? Il l'avait plus de petit Serge. Il y avait François Del-

chasse, avec son état civil irrécusable. Aucun lien avec le bandit de l'avenue de Messine... Aucun lien!... En reconner un... jamais! Oublié comme une impossibilité matérielle. Les lèvres de Raymond se refusèrent à établir l'alliance abhorrée.

Pourtant Flavianna attendait... dans quelle palpitation d'âme se précipitait, — qu'il se précipitait même pas.

— Ma pauvre amie, ne vous blessez pas de mon refus. Pour vous, j'entreprendrais même des serments sacrés. Mais je suis lié par autre chose que par des serments... par des devoirs inséparables... — Jureriez-vous?... — Je le jure... Ser la mémoire de la femme que j'ai adorée, et qui n'est plus.

Flavianna tenait toujours la miniature dans ses mains tremblantes.

Elle la regarda encore. Ses larmes jaillirent.

Dans cette image d'un enfant, elle ne cherchait pas l'homme qu'il fut plus tard, — de quelque amour qu'elle eût aimé est homme... L'enfant! l'enfant! Elle l'avait vu, la veille encore,

vivant, risant... Elle l'avait pris dans ses bras, serré sur son cœur... Pourquoi cette hallucination orageuse, se son atroce de hasard?... — Comme vous souffrez! murmura Delchasse. Je détestais ma vie pour que vous ne souffriez pas de la sorte.

— Ce petit garçon... sanglota la pauvre dame. Je pourrais en avoir un comme lui... Et reconstruirait-il davantage à mon noble Dimitri, qui couchait un fils, qui avait l'espoir de m'en laisser un lorsqu'il partirait pour cette maudite guerre... — L'espoir?... répéta Raymond.

— Oui... Un espoir qui se est pas réalisé... Flavianna baissait sa voix, occupée de larmes, chuchotait comme malgré elle, en une plainte irrécusable et douce, la tristesse de destinée. Sa fierté s'étonnait d'avouer tant de détresse. Les rayonnements créateurs, dont l'art était un art de joie, d'allégresse triomphante, presque surnaturelle, méprisaient les défaillances inutiles. Acceptant la mélancolie, elle courait les chagrins qui s'exhala et se lamenta. Elle y voyait une diminution, une laideur. Asses ce fat avec une confiance de pader surprise que, se reprenant vite, elle s'excessa auprès de Raymond: — Vous connaissez maintenant